



Caroline Meriaux

Philosophie et Psychanalyse

- Vers une nouvelle Psychanalyse ? -



Au maniement minutieux de la philosophie, le psychanalyste Jacques Lacan répondait en miroir à l'intérêt passionné du philosophe Jacques Derrida pour la psychanalyse. Les deux Jacques avaient tout pour se rapprocher mais c'est finalement « *la lettre* » qui les a divisés. Pour autant, René Major, dont le projet est de nous amener vers un renouvellement de la pensée psychanalytique depuis Lacan, n'a pas manqué de démontrer, dans son ouvrage *Lacan avec Derrida : analyse désistentielle*, que la pensée de Lacan est imprégnée de la lecture de Derrida et que la pensée de Derrida ne pouvait s'élaborer sans Lacan.

Ce nouveau projet pour la psychanalyse, René Major l'expose sans détour : « (...) *Car qui aura mieux que Derrida, avec une constance exemplaire depuis un quart de siècle, poursuivi l'explication avec¹ les psychanalystes, en dépit de la censure orthodoxique dont s'entourent trop souvent ceux qui prétendent œuvrer au nom de Freud ou de Lacan, sans qu'on puisse, autrement que de mauvaise foi, mettre en question la compétence et la connaissance microscopique des textes avec lesquelles cette explication est conduite, de même que l'originalité intrinsèquement psychanalytique qui la soutient ? Au point que, si ce n'était de multiples enjeux sourcilieusement gardés, notre conception théorico-pratique de la mémoire, de la trace, du sujet, du symbolique, du transfert et de l'interprétation, mais aussi - bastion ardemment défendu - de la situation psychanalytique elle-même (son protocole, ses modes d'effectuation, les formations inconscientes qui lui servent d'étai) se verrait soumise à un supplément d'analyse et serait, par conséquent, en voie de transformation.*

Quelles sont donc les voies ouvertes à une recherche en psychanalyse aujourd'hui qui ne se satisferait pas d'un simple psittacisme témoignant moins des égards dus à la pensée d'un maître que d'une stratégie d'appropriation aux fins de se façonner une identité, fût-elle d'emprunt ? Tout d'abord, une lecture de Lacan s'impose qui soit aussi minutieuse et inventive que celle qu'il fit lui-même de Freud. Ce qui veut dire le lire de façon problématisante et lire ceux qui parmi les philosophes contemporains se sont donnés la peine de faire une telle lecture. Ce qui a été et demeure presque totalement évité jusqu'à ce jour. »²

Lacan, Derrida, deux visions différentes certes mais possiblement complémentaires ; pendant que Lacan se concentre sur la notion de structure et sur l'instance de la lettre, Derrida lui amène ses réflexions autour de la dissémination. Dans un monde logique et binaire, ces deux pensées peuvent apparaître comme étant paradoxales et en opposition... et pourtant, les deux sont convaincantes. Et si l'enjeu de la psychanalyse d'aujourd'hui était de ne renoncer ni à l'une, ni à l'autre, dans « *un*

1 Le mot « *avec* » est en italique dans le texte d'origine

2 R.Major, *Lacan avec Derrida : analyse désistentielle*, Paris, Metha, 1991, p 17-18.

supplément d'analyse » comme l'exprime René Major ? C'est d'ailleurs bien vers cela que ce dernier cherche à se tourner : « *notre conception théorico-pratique de la mémoire, de la trace, du sujet, du symbolique, du transfert et de l'interprétation, mais aussi - bastion ardemment défendu - de la situation psychanalytique elle-même (son protocole, ses modes d'effectuation, les formations inconscientes qui lui servent d'étai) se verrait soumise à un supplément d'analyse et serait, par conséquent, en voie de transformation.* »

Le commentaire de cette citation de René Major ne peut se faire sans en passer par une recontextualisation à savoir l'analyse du ratage, du point de discorde voire de l'impossible entre Lacan et Derrida. Il conviendra ensuite, comme René Major semble le faire, de s'interroger sur une possible « nouvelle » psychanalyse intégrant la pensée derridienne. René Major évoque « *les voies ouvertes à une recherche en psychanalyse aujourd'hui* », lire Lacan « pas sans » Derrida apparaît être un premier pas vers une problématisation des concepts lacaniens et peut permettre l'ouverture de nouveaux enjeux théoriques et cliniques.

Lacan et Derrida... leur pensée à la lettre :

Afin d'aborder le commentaire du texte de René Major cité en introduction, il convient de s'en écarter d'un pas pour comprendre l'origine du point de discorde entre Derrida et Lacan et en retirer d'ores et déjà les apports de la pensée derridienne à la pensée lacanienne.

La relation entre Derrida et Lacan est devenue problématique en 1975, lorsque Derrida a fait état de sa lecture de « *La lettre volée* »³, qui ouvre le recueil des *Écrits* où Lacan commente la nouvelle d'Edgar Poe en extrayant du scénario de cette fiction les principes de la logique propre du signifiant dans la psychanalyse. Le séminaire de Lacan sur la lettre volée, paru dans « *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* »⁴, a été analysé et critiqué par Derrida à la lumière de la théorie de la déconstruction dans son propre séminaire, « *Le Facteur de la Vérité* »⁵.

Il convient au préalable de résumer brièvement la nouvelle d'Edgar Poe :

Dans cette nouvelle, le détective Dupin est informé par le préfet G., devant le narrateur, qu'une

3 E. Poe, « *La lettre volée* » (1844)

4 J. Lacan, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), Paris, Seuil, 1978

5 J. Derrida, « *Le Facteur de la Vérité* » In *La carte postale de Socrate à Freud et au-delà*, Paris, Flammarion, 2004

lettre de la plus haute importance a été volée dans le boudoir royal. La lettre a été dérobée par le ministre D. à un membre de la famille royale dont on comprend qu'il s'agit de la Reine sous ses propres yeux et en présence d'un « *illustre personnage* » qui ne peut être que le Roi. Le ministre, pendant qu'il discutait d'affaires importantes, a posé sur la table, tout près de la première lettre, une autre lettre, ressemblante à la première mais sans valeur, puis a profité de la fin de l'entretien pour reprendre non pas la lettre sans importance mais la lettre que la Reine cherchait à cacher au Roi. Le moment précis du vol et le voleur sont connus du Préfet. Malgré des fouilles extrêmement minutieuses effectuées au domicile du ministre, comme sont habitués à le faire les policiers, le préfet n'a pas retrouvé la lettre. Mettre la main sur cette dernière est pourtant d'une grande importance, car son possesseur se retrouve en mesure d'exercer des pressions sur le membre de la famille royale à qui il l'a dérobée. Le préfet en vient donc à demander l'aide de Dupin. Quelques semaines plus tard, Dupin restitue la lettre au préfet. Il explique alors au narrateur comment certains principes simples lui ont permis de retrouver la lettre. En dépit de ses certitudes, le préfet n'est pas parvenu à récupérer l'objet. Dupin comprend lui que si celui-ci a échoué, c'est que la lettre volée a volontairement été mise en évidence par le voleur. Loin d'être rangée dans un endroit secret, la lettre est en évidence dans le bureau du coupable. Elle n'a pas attiré l'attention des policiers précisément parce qu'elle n'était pas cachée ce qui lui conférait un caractère peu confidentiel et sans importance.

Dans son *Séminaire sur la Lettre volée*, Lacan analyse la structure des deux vols de la lettre en démontrant que le deuxième comporte les trois rôles caractérisant le premier, mais tenus par des personnages différents : le regard qui ne voit rien (le roi, puis la police), le regard qui voit cet aveuglement et croit que la lettre ne risque rien (la reine, puis le ministre D.), et enfin le regard qui voit les deux autres et comprend que la lettre est disponible pour celui qui voudrait s'en saisir (le ministre D., puis Dupin). On observe, dans la nouvelle de Poe, deux moments qui ont la même structure ; il y a donc une répétition : même si les personnages sont différents, la structure reste.

Pour Lacan, le signifiant est ce qui engendre la signification : c'est le primat du signifiant sur le signifié. Dans le récit « *La lettre volée* », il n'y a aucune information relative au contenu de la lettre (les signifiés de la lettre ne sont pas connus). Selon Lacan, en fonction de qui entre en possession de la lettre, celle-ci se retrouvera avec une certaine signification. Cette lettre, dont on ignore le contenu, engendre quelque chose dans la psychologie des personnages. Le pouvoir est du côté de la possession : avoir la lettre, c'est ce qui crée l'ascendant. Le pouvoir que procure le fait de

posséder la lettre est indépendant de son contenu. Il s'agit juste de l'avoir ou pas (et de la voir ou pas). Ainsi, une analogie est faite avec le Phallus. Pour persévérer dans l'équivoque, il en est deux qui sont intéressantes à relever entre « lettre » et « l'être » et « la voir » et « l'avoir ». Lacan se pose néanmoins la question de la nature de la lettre, de la nature d'une lettre en général, de la signification qu'elle revêt et à qui elle appartient. En tous les cas, le ministre qui la subtilise devient porteur d'un pouvoir sur la reine et Lacan, suivant la doctrine hégélienne, compare les rapports du voleur à sa victime à un rapport entre maître et esclave. C'est donc dans une analyse des jeux de pouvoir que Lacan plonge son assemblée.

Lacan conclut son « *séminaire sur la lettre volée* » par ce que finalement il cherchait à démontrer à savoir que « *la lettre arrive toujours à destination.* »

Dans son séminaire « *le Facteur de la Vérité* », Derrida reprend l'analyse de Lacan, et la critique en dévoilant la forme d'un « système de la vérité et de la parole » dominé par le phonocentrisme, la métaphysique de l'authenticité, l'idéalisme du signifiant comme atome indestructible, du transcendantalisme phallogocentrique comme condition de fonctionnement de la logique signifiante. En d'autres termes, le discours de Lacan entrerait essentiellement, et à l'insu de ce dernier, dans le cadre de la tradition métaphysique que Derrida travaille à déconstruire, dans sa reprise originale du projet de déconstruction phénoménologique de l'ontologie entreprise par Heidegger dans *Être et Temps*, la mettant à ciel ouvert. Il montre comment Lacan emploie un tel regard limité (« *politique de l'autruche* ») dans son analyse.

Pour Derrida, Lacan travaille sur la question de la vérité dans son rapport à la fiction. « *Habiter la fiction, pour la vérité, est-ce rendre la fiction vraie ou la vérité fictive ?* »⁶. Il s'agit aussi d'un travail sur la compulsion de répétition mise en lumière par Freud : les rapports entre les protagonistes se répètent mais ne se ressemblent pas. La lettre passe de main en main comme si la même tragédie se jouait plusieurs fois mais pas de la même façon. Lacan explique que « *l'automatisme de répétition prend son principe dans ce qu'(il) a appelé l'insistance de la chaîne signifiante.* »⁷

Pour Derrida, Lacan omet de prendre en compte le narrateur, ce qui lui permet d'affirmer que « *la*

6 J. Derrida, « *Le Facteur de la Vérité* » In *La carte postale de Socrate à Freud et au-delà*, p449

7 J. Lacan, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), « *Séminaire sur la lettre volée* » Paris, Seuil, 1978

lettre ne supporte point de partition », elle tient toujours son unité et arrive toujours à destination. Or, Derrida cherche à analyser la nouvelle de Poe sous le prisme du dédoublement : dédoublement du cadre puisqu'un narrateur raconte l'histoire, il y a donc un cadre dans le cadre ; dédoublement des personnages (par exemple, sur le thème de l'aveuglement, le Roi puis le ministre) ; dédoublement de la lettre elle-même puisqu'elle se retrouve par deux fois remplacée par un fac-similé. Derrida voit dans ces dédoublements ainsi que dans les renvois constants à d'autres écrits de Poe, la thématique de l'écriture, c'est-à-dire le passage de l'oral à l'écrit avec ce que cela comporte de modifications, d'interprétations, de pertes... Alors que Lacan restait au niveau du phonomathique, Derrida aperçoit le mouvement du passage de l'oral à l'écrit, ce qui provoque de fait une partition.

Comme Lacan, Derrida fait des suppositions, tout au moins une interprétation du contenu de la lettre : « *la loi phallique représentée par le roi, et dont la reine a la garde, qu'elle devrait partager avec lui et qu'elle menace précisément de diviser, de dissocier, de trahir* »⁸. Pour Lacan, les personnages sont victimes de la lettre, ainsi « *à tomber en possession de la lettre, c'est son sens qui les possède* »⁹. Derrida voit ici dans les propos de Lacan une influence de Heidegger. Il compare la lettre à un fétiche qui devrait revenir à sa place : cette place, « *ce lieu propre connu de Dupin comme du psychanalyste (...) c'est le lieu de la castration, la femme en tant que lieu dévoilé du manque de pénis, en tant que vérité du phallus, c'est-à-dire de la castration* »¹⁰. Derrida rapproche cette analyse d'un de ses concepts essentiels : la *dissémination*.

Pour Derrida, « *la dissémination menace la loi du signifiant et de la castration comme contrat de vérité. Elle entame l'unité du signifiant c'est-à-dire du phallus.* »¹¹. Il rappelle que Marie Bonaparte a aussi analysé la nouvelle de Poe dans un recueil qu'elle avait consacré à l'auteur de « *La lettre volée* » mais Lacan ne la citera jamais dans son séminaire, tout comme il ne fera aucune référence à la psychobiographie de Poe, ce que Derrida déplore puisque pour lui, « *la psychobiographie (de Poe) organise toute l'analyse de Bonaparte* »¹². Pour Bonaparte, la lettre est le phallus perdu de la mère qu'elle cherche à récupérer par l'entremise de la police puis de Dupin. Or, lorsque Dupin met la main sur la lettre, elle se trouve dans un porte-carte situé sous un bouton de métal entre les jambes de la cheminée. Bonaparte dit que la cheminée représente la femme, le

8 J. Derrida, « *Le Facteur de la Vérité* » In *La carte postale de Socrate à Freud et au-delà*, p466

9 J. Lacan, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), « *Séminaire sur la lettre volée* » Paris, Seuil, 1978

10 J. Derrida, « *Le Facteur de la Vérité* » In *La carte postale de Socrate à Freud et au-delà*, p467

11 Ibidem, p472

12 J. Derrida, « *Le Facteur de la Vérité* » In *La carte postale de Socrate à Freud et au-delà*, p449

bouton de métal, le clitoris et la lettre, le phallus perdu. La lettre féminise donc les personnages car être en possession de la lettre, c'est prendre le risque de la perdre donc de subir une castration.

Lacan et Derrida comparent Dupin au psychanalyste car c'est celui qui mène l'enquête, qui cherche à comprendre. Pour Derrida, Dupin comme le psychanalyste possèdent « *la lucidité de celui qui sait voir ce que personne n'a vu* »¹³. Cependant, Dupin rentre dans le jeu en possédant la lettre, il fait partie du système, il ne peut s'en extraire. Il n'est pas possible d'observer un système sans le modifier ni l'influencer. L'interprétation est une prise de position qui modifie le sujet et le fait évoluer.

Avec l'exemple de l'analyse de la « lettre volée », outre la rupture et l'incompréhension entre Lacan et Derrida, il a été exposé le « *supplément d'analyse* » derridien. Elisabeth Roudinesco n'hésite pas à parler d'une école derridienne de la psychanalyse. Alors ? Comme René Major l'exprime, « *qui aura mieux que Derrida, avec une constance exemplaire depuis un quart de siècle, poursuivi l'explication avec les psychanalystes, en dépit de la censure orthodoxique dont s'entourent trop souvent ceux qui prétendent œuvrer au nom de Freud ou de Lacan, sans qu'on puisse, autrement que de mauvaise foi, mettre en question la compétence et la connaissance microscopique des textes avec lesquelles cette explication est conduite, de même que l'originalité intrinsèquement psychanalytique qui la soutient ?* ».

La pensée derridienne... vers une nouvelle psychanalyse ?

Que le titre de cette partie n'attire pas de malentendu comme le titre du colloque proposé par René Major, en 1996 : « *Depuis Lacan... y a-t-il une psychanalyse derridienne ?* » qui fut à l'époque, non sans fébrilité, entendu comme « il y a une psychanalyse derridienne » et qui a abouti à une modification du titre de ce colloque, devenu simplement et sans autre commentaire « *Depuis Lacan...* »¹⁴.

René Major, dans le projet qui est le sien, nous invite à penser « *la psychanalyse à venir* »¹⁵. Derrida invitait lui-même à se garder des certitudes, des concepts, à bousculer les évidences, à dépasser les oppositions traditionnelles et à « *toujours mettre la maîtrise en déroute* ». Ainsi, Derrida, lecteur de Lacan, propose des revisitations analytiques et reconfigurantes.

¹³ Ibidem, p479

¹⁴ Colloque de Cerisy, P. Guyomard & R. Major, *Depuis Lacan* (1996), Paris, Aubier, 2000

¹⁵ R. Major, *La psychanalyse à venir*, Paris, Hermann, 2022

Un exemple peut être tiré de « *L'animal que donc je suis* »¹⁶ où Derrida convoque Lacan sur le concept de l'animal. L'animal lacanien vaudrait comme métaphore du non-humain : « *l'homme est un animal mais il parle, et il est moins bête de proie qu'une bête en proie à la parole* »¹⁷. L'auteur de « *L'Animal que donc je suis* » profite de l'animal pour reparcourir, recatégoriser, domestiquer l'œuvre et l'animal lacanien. Le chapitre que Jacques Derrida lui dédie explicitement (« *À Jacques Lacan* »¹⁸), et dont le titre « *Et si l'animal répondait ?* » peut s'entendre comme un clin d'œil à l'analyste disparu, continue d'interroger au plus près la question de la trace que Derrida oppose au signifiant et qu'il dit avoir soutenue contre lui, l'animal se caractérisant, pour Derrida, chez Lacan par « *l'incapacité à feindre de feindre, et à effacer ses traces* »¹⁹ : « *Outre que j'avais essayé de montrer ailleurs (et c'est pourquoi il y a si longtemps, j'avais substitué le concept de trace à celui de signifiant), la structure de la trace suppose que tracer revienne à effacer une trace (toujours présente-absente) autant qu'à l'imprimer, toutes sortes de pratiques animales, parfois rituelles, associent, par exemple dans la sépulture et le deuil, l'expérience de la trace à celle de l'effacement de la trace* »²⁰.

Derrida parle, en outre, de ce que la répétition puisse ne pas se produire à l'identique (c'est même ce qui arrive la plupart du temps, comme dans l'exemple de la nouvelle d'Edgar Poe), il évoque la « *question de l'événement* », la « *question du fantôme* », la « *restance de la trace* »²¹. « *Restance* », « *survivance* », « *trace* », « *fantôme* » : autant de termes pour parler de la grande affaire de la philosophie derridienne : la « *différance* » (néologisme qu'il tire du verbe « *différer* » qui signifie à la fois « *être différent* » et « *reporter dans le temps* » : « *Il y a de la différence (avec un "a") dès qu'il y a de la trace vivante, un rapport vie/mort, ou présence/absence* »²²).

Du fait que dans la langue il n'y a que des différences, cachant souvent un jeu de différences, Derrida propose d'appeler "trace" ce qui permet le procès de la signification, à savoir le fait pour un élément de la langue de garder "*en lui la marque de l'élément passé*" et de se laisser "*déjà creuser par la marque de son rapport à l'élément futur*".

Illustrant le jeu de la différence, la trace n'est ni l'absence ni la présence : "*La trace n'est pas une*

16 J.Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006

17 Ibidem, p 165

18 Ibidem, p 163

19 Ibidem, p 165

20 Ibidem, p 185

21 J.Derrida, *Trace, archive, image et art*, Paris, INA Éditions, coll. « Collège iconique », 2014, p. 18.

22 J. Derrida et Élisabeth Roudinesco, *De quoi demain... Dialogue*, Paris, Fayard/Galilée, coll. « Histoire de la pensée », 2001, p 43

*présence mais le simulacre d'une présence qui se disloque, se déplace, se renvoie, n'a proprement pas lieu, l'effacement appartient à sa structure [...]". Le présent "devient une fonction dans une structure de renvoi généralisé"*²³.

Plus généralement, le concept de trace tel que Derrida l'élabore permet de contester d'une certaine façon, donc de déconstruire, l'autorité du présent, de la conscience pleine, du « comme tel », l'autorité de l'essence, du signifié transcendantal...

Entre Derrida et Lacan, c'est de fait autour de la trace, de la paternité de la trace, de la trace de la paternité que se nouent et dénouent les liens.

Dans « *Pour l'amour de Lacan* »²⁴, le philosophe expose méthodiquement ce qui oppose la psychanalyse lacanienne et la déconstruction. C'est à la figure du chiasme, empruntée à René Major, qu'il recourt : « *Il arriva ceci, et cela m'arriva, qu'au moment où certains philosophèmes majeurs ou dominants, organisés dans ce que je proposai de nommer à ce moment-là phonocentrisme et/ou phallogocentrisme, appelaient un questionnement disons pour faire vite « déconstructeur » (questionnement qui bien évidemment, par définition, était à la fois philosophique et excentrique, ex-centrant par rapport au philosophique comme tel, donnant à penser le philosophique depuis un lieu qui ne pouvait plus être simplement philosophique ni contre-philosophique, dans ou hors la philosophie), à ce même moment, exactement au même moment, on pouvait assister à une reliure théorique du discours lacanien qui faisait l'usage le plus fort, et puissamment spectaculaire, de tous les motifs à mes yeux déconstructibles, en cours de déconstruction : ce qui était encore selon moi plus grave, c'est qu'il s'agissait non seulement du plus déconstructible de la philosophie (le phonocentrisme, le logocentrisme, le phallogocentrisme, la parole pleine comme vérité, le transcendantalisme du signifiant, le retour circulaire de la réappropriation vers le plus propre du lieu propre, aux bords circonscrits du manque, etc., dans un maniement de la référence philosophique dont la forme au moins était dans le meilleur des cas elliptique et aphoristique, dans le pire dogmatique, j'y reviens dans un instant), non seulement donc du plus déconstructible mais même de ce qui traversant et débordant la philosophie ou l'onto-théologie (je veux dire le discours heideggerien) me paraissait déjà — et cela remonte à 1965 — appeler à son tour des questions déconstructrices. Car Lacan se référait alors, on l'a souvent rappelé ici, de façon fréquente, décisive et confiante, parfois incantatoire, à la parole*

23 J. Derrida, *Marges – de la philosophie*, Paris, Minuit, coll. « Critique », 1972, p25

24 J. Derrida, « *Pour l'amour de Lacan* », *Résistances de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 1996

heideggerienne, au logos interprété par Heidegger, à la vérité autant d'ailleurs comme adéquation que comme voilement/dévoilement »²⁵.

Le discours de la psychanalyse lacanienne occupe et préoccupe la déconstruction au premier chef. Jacques Derrida n'arrétant pas de s'expliquer sur les raisons de son « explication » avec l'œuvre de Lacan déclare ainsi : « *Ce qui tient en alerte mon écoute interminable de Lacan, toute insuffisante, intermittente, distraite et flottante qu'elle est, c'est moins la question de la philosophie, de la science ou de la psychanalyse, que telle autre qui concerne un certain état dominant (dominant c'est-à-dire maître) de l'histoire de la philosophie, de la science, de la psychanalyse, à savoir l'état dominant que j'ai nommé phallogocentrisme à un certain moment, selon une certaine détermination historique, précaire, conventionnelle, finie, de la situation analytique, de ses règles et de ses limites* »²⁶.

La déconstruction s'intéresse aux « structures » sous-jacente au discours ; il s'agit de déconstruire le structuralisme. Mais déconstruire ne signifie pas détruire, bien au contraire, il s'agit de détisser pour en analyser toute la construction.

Bien que sa critique du hégélianisme lacanien soit d'une finesse remarquable, Derrida revient systématiquement à Lacan. Les théories derridiennes sur la déconstruction, le concept de *désistance*, ce qu'il a défini par le terme « *différance* » sont des apports théoriques considérables et ne doivent surtout pas être mis de côté au prétexte que cela fait vaciller les concepts lacaniens puisque Derrida lui-même revient à Lacan *encore et encore*...

Il apparaît donc comme une évidence que pour faire un pas de plus vers la « *transformation* » dont parle René Major, pour effectuer ce « *supplément d'analyse* », il convient de Lire Lacan avec Derrida... D'ailleurs, pour profiter de cet anagramme, « lire » Lacan avec Derrida, c'est aussi les « *lier* » ensemble.

Lire Lacan « pas sans » Derrida : une voie ouverte à la recherche en psychanalyse :

Les travaux exposés dans les deux premières parties de cet écrit ont permis de montrer l'importance de l'apport derridien à la psychanalyse. René Major l'a toujours souligné : « *Car qui aura mieux que Derrida, avec une constance exemplaire depuis un quart de siècle, poursuivi l'explication avec* [René Major a utilisé l'italique sur le mot « avec » car, comme il l'a été

²⁵ J.Derrida, *Résistances*. Paris, Galilée, 1996, p73

²⁶ Ibidem, p88

démontré en amont, Derrida a travaillé à la fois *avec* les psychanalystes c'est-à-dire à partir de leurs propres travaux mais en même temps sans eux et parfois même, contre eux. Alors peut-être faut-il lire ce « *avec* » comme l'équivalent d'un « *pas sans* ».] *les psychanalystes, en dépit de la censure orthodoxique dont s'entourent trop souvent ceux qui prétendent œuvrer au nom de Freud ou de Lacan, sans qu'on puisse, autrement que de mauvaise foi, mettre en question la compétence et la connaissance microscopique des textes avec lesquelles cette explication est conduite, de même que l'originalité intrinsèquement psychanalytique qui la soutient ?* ». Il ajoute un peu plus loin « *notre conception théorico-pratique de la mémoire, de la trace, du sujet, du symbolique, du transfert et de l'interprétation, mais aussi - bastion ardemment défendu - de la situation psychanalytique elle-même (son protocole, ses modes d'exécution, les formations inconscientes qui lui servent d'étai) se verrait soumise à un supplément d'analyse et serait, par conséquent, en voie de transformation.* ». Ainsi, Derrida, en se décollant du discours de Lacan, en ne le prenant pas au pied de *la lettre*, s'autorise à explorer de nouvelles voies pour la psychanalyse.

Après sa mort en 2004, les orphelins du père de la déconstruction se sont vu hériter de la querelle entre Lacan et Derrida mais cette dernière ouvre le champ de la *question de l'impossible*, à laquelle tous deux se sont affrontés *via* Freud, en partant de rivages différents. Derrida comme Lacan fussent des lecteurs intransigeants d'*Au-delà du principe de plaisir*²⁷ et ont élevé l'énigme freudienne de la compulsion de répétition et de la pulsion de mort à la dignité de l'expérience.

Tandis que Lacan fait du réel de la jouissance, irréductible à la dialectique spéculaire de la reconnaissance comme à la logique signifiante, l'objet même de la cure analytique, réduit à la fin au noyau de non-sens qui lui est propre, un réel inapprochable et débouche sur un mode singulier de jouissance, Derrida définit le cœur de la déconstruction comme une pratique qui tourne autour de l'impossible à se dire : « *inutile de rappeler une fois encore que la déconstruction, s'il y en a, n'est pas une critique, encore moins une opération théorique ou spéculative méthodiquement menée par quelqu'un, mais que s'il y en a, elle a lieu [...] comme expérience de l'impossible* »²⁸.

Ainsi, la pratique lacanienne opère en vue d'une réduction qui tend à isoler le mode de jouir singulier du *parlêtre* ; elle se configure comme une expérience qui se conclut par l'assomption de son point d'impossible par l'analysant – Lacan dira que le sujet s'identifie à son *sinthome*.

27S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir* (1920), Paris, Payot, 2010

28 J. Derrida, « *Pour l'amour de Lacan* », *Résistances de la psychanalyse*, Paris, Galilée, 1996, p. 73

Coupure, réduction, isolation, vidage, nouage sont les opérations pratiques que la topologie du nœud borroméen éclaire. Tout autre est la pratique derridienne qui maintient circulaire la poussée infinie que Lacan a définie comme la « *précipitation signifiante* », sans moment de conclure.

Or en clinique, ces deux modes de traitement de l'impossible se retrouvent. La pensée derridienne et sa conception de la déconstruction ne fait que théoriser ce qui apparaît nettement en clinique.

A la manière de Derrida, à la manière de René Major, il semble que pour avancer dans la recherche psychanalytique, les psychanalystes ne peuvent plus lire Lacan sans « l'interroger ».

Pour se faire, René Major les invite à « lâcher » ce qu'il appelle « *la censure orthodoxique* ». Il ne s'agit nullement de remettre en question le « *maître* » Jacques Lacan mais, au contraire, de continuer de marcher sur ses pas, ainsi qu'évidemment sur ceux du Père de la psychanalyse, Sigmund Freud, qui avait lui-même, très tôt, prévenu : « *Comme l'enseigne avec éclat l'exemple de la physique, même les « concepts fondamentaux » solidement établis en des définitions subissent une modification constante de leur contenu* »²⁹.

29 S. Freud, *Métopsychoanalyse - Pulsions et destins des pulsions*, (1915), Paris, Flammarion, p76